

Cinquième chapitre :
L'édification de l'église Saint-Hilaire,
à partir de 1396.

Dans la seconde moitié du quatorzième siècle, la guerre continue entre les clans des Valois et des Plantagenêts. Avec, de plus en plus souvent, l'intervention d'un tiers-clan hétéroclite formé par les « Grandes Compagnies » de routiers, sans doute encore plus destructrices que les « osts » officiels. Par exemple, dans les montagnes et collines du Lyonnais, les routes de « Tard-Venus » battent l'armée valoisienne à Brignais, en 1362. C'est en partie pour mettre fin à ce fléau que Charles V nomme Duguesclin connétable : il est chargé de rassembler les routiers sous la bannière des Valois. Peine presque perdue : dès 1380, à partir de son château de Chalusset, près de Limoges, Perrot le Béarnais lance ses bandes vers l'est, en direction de l'Auvergne.

Vinrent-elles jamais en Vivarais ? On ne le sait pas. Mais, ces années 1380 virent le Bas-Vivarais atteint par une révolte dont les victimes se composaient plus spécialement des seigneurs ou des agents du fisc royal. Même si cette sélection semble indiquer que les « Tuchins » n'étaient pas seulement animés par l'intention de piller et que leur soulèvement avait le caractère d'une Jacquerie, leur intervention ajoute aux troubles. Sévèrement pourchassés (et avec plus d'efficacité que l'Anglois ou le routier), les derniers Tuchins se réfugient, vers 1382, sur le rocher de Sampzon. S'il ne reçut par leur visite, Chassiers en entendit parler et le sentiment, permanent, d'insécurité s'en accrut d'autant.

À ce moment, la paroisse n'a pas de château à l'intérieur duquel se réfugier en cas d'agression extérieure. L'église Saint-Benoît est beaucoup trop exigüe, même pour servir de simple abri aux quelques deux cents survivants de ce terrible quatorzième siècle. Il est même vraisemblable que son faible volume a rendu nécessaire de construire un autre bâtiment. Mais, vers 1390, ce dernier est déjà trop vétuste : on ne peut pas lui faire confiance pour

protéger matériellement les villageois contre d'éventuels agresseurs, Tuchins, routiers ou Anglois.

C'est sans doute pourquoi la communauté, d'accord avec Jacques de Chalendar, prend contact, en 1396, avec deux entrepreneurs, Jean Chabrol et Etienne Archer (ou Archier) pour la construction d'une nouvelle église, fortifiée cette fois, en lieu et place de l'ancienne.

Soyons imprudents !

Je vais aller au-delà des considérations générales que la documentation (de seconde main) me permet sur la Guerre de Cent Ans, la Peste Noire, le Grand Schisme, la folie de Charles VI, les crises démographiques. Je vais essayer d'imaginer les façons dont les Chassiérois de 1396 vivaient. Vivaient, c'est-à-dire s'organisaient, s'habillaient, se nourrissaient, se logeaient, travaillaient, se soignaient, pensaient, rêvaient, aimaient, naissaient, mouraient...

Imaginons ! C'est bien le mot, car il n'existe, à ma connaissance, aucune source directe disponible, sauf peut-être quelques minutes de notaires dont j'ignore le contenu. Ce vide est très fréquent, surtout si on veut dire la vie quotidienne de ceux qui n'ont pas laissé de traces écrites ou monumentales. Même le recensement des ressources locales tenté en 1461 dans toutes les paroisses (les fameuses « Estimes ») nous laisse dans l'ignorance : il a disparu pour Chassiers. Et nous n'avons pas non plus de registres paroissiaux aussi anciens.

Oui, imaginons. Mais, imaginons à partir de quoi? Je crois qu'il faut commencer par prendre conscience d'un écueil inévitable : abandonnons l'idée tenace (et commode) qu'il existerait – par delà les siècles – une communion possible entre ceux de 1396 et ceux d'aujourd'hui, sous prétexte que nous appartenons bien à la même espèce. Affirmons au contraire – par méthode et contre toutes les protestations qui montent de la pensée – que le Chassiérois de 1396 est radicalement différent de ce que nous nous croyons aujourd'hui. Même quand il emploie des mots presque identiques aux nôtres. Même quand les situations paraissent identiques : l'amour, la mort, la peur ; la prière, l'injure, le rêve...

Nanti de cette illusoire protection contre les illusions de l'introspection, je vais tenter de partir de ce que les médiévistes ont écrit sur la vie quotidienne de cette époque pour « descendre » vers le Chassiers de 1396. La chance veut que la recherche actuelle sur le « Moyen-Âge » s'inscrive souvent dans le cadre d'une histoire globale qui s'intéresse, plus qu'autrefois, aux gestes du

quotidien, au dérisoire, aux « mentalités » ...

Paysans et Paysages de 1396

Depuis longtemps (le huitième ? Le onzième siècle?) l'épaisse forêt de chênes a reculé. Elle subsiste encore sans doute par larges plaques sur le sommet des « serres » et sur les versants exposés au nord. Mais, qu'en est-il des « adrets », surtout si leur orientation en fait des « abris », protégés des bises ? Il est vraisemblable que l'époque précédente (1100/1300) a vu les premières « faysses » étager les versants : l'abondance des bouches à nourrir avait rendu les terrasses nécessaires ; l'abondance des bras pour travailler les rendait possibles. Un peu plus tard, vers 1450, au terme d'un fort déclin démographique, des hameaux sont encore notés à Moncouquiol, à la Rouvière, à la Davalade. Leur maintien suppose que les pentes de ces quartiers à fort dénivelé n'ont pas été abandonnées, du moins pas complètement.

Il est donc légitime de penser qu'on trouve encore en 1396 des murets de pierres sèches et des clos sur les terrasses des versants, même s'ils ne sont pas aussi bien entretenus que par le passé ... et dans l'avenir.

On aura quand même du mal à imaginer aujourd'hui la silhouette du village, il y a six cents ans ! Pas de châteaux : je reviendrai sur ce point important. Pas de clocher à la flèche hardie signalant au loin la présence d'un gros bourg. Pas de découpures nettes, comme en imposeront plus tard les pierres des maisons et les rangs de tuiles sur les toits. Pas d'angles droits. Peu d'angles d'ailleurs. Beaucoup de courbures, qui ne sont pas des arrondis nets, mais l'insaisissable passage de la terre battue aux murs mous et des murs aux toitures moutonnantes et d'une demeure à l'autre.

Si la pierre est utilisée pour quelques maisons, les plus cossues, pour la chapelle, pour ce qui reste de l'ancienne église, le matériau le plus fréquent n'a pas la vigueur ni la rigueur du minéral. On mélange la terre, rarement la chaux, à divers végétaux : branchages, planches, pailles, genêts.

Chaumières donc, voire masures plus que maisons, presque toutes sont petites : deux ou trois « cannes » sur trois ou quatre (une « canne » ou « toise » valant à peu près deux mètres), avec une seule salle et une porte basse. Pas de fenêtres. On laisse entrer un peu de lumière en gardant la porte ouverte : ça permet aussi de moins enfumer le logement, car la cheminée – quand il y en a une – tire mal.

La pente des toitures est sans doute plus forte qu'aujourd'hui, car il ne faut pas que les eaux de pluie y stagnent trop, au risque de pourrir ou de moisir

les chaumes, au risque aussi de les alourdir et de les rendre plus fragiles. Beaucoup de guingois dans cet amas de demeures fondues les unes dans les autres.

Je pense qu'il faut s'attarder sur l'habitude de nicher au creux de cette accumulation de formes indécises qui a très certainement entraîné des incidences sur la manière dont les Chassiérois se représentaient le monde, la vie, l'au-delà... J'y reviendrai : gardons pour l'instant cette impression d'enlissement, d'enfouissement qui suggère à la fois une certaine confusion de la pensée conceptuelle et un appel permanent à la tendresse foétale.

*

Quel contraste avec le résultat des travaux dans les jardins et sur les terrasses !

Ces êtres recroquevillés dans leurs tanières, quand ils en sortent c'est pour modeler l'extérieur, surimposer les dessins et les formes qu'ils ont dans la tête sur les données du relief et de la végétation. Près du village (ou du hameau), ennoyé dans l'informe et l'opaque, les murets, les sillons, les béalières, les alignements de vignes... sculptent un espace maîtrisé, quadrillé, presque géométrique. Certes, cet espace est limité aux alentours immédiats des lieux habités, mais le résultat est étonnant quand on songe à la pauvreté des moyens avec lesquels ils ont été obtenus.

L'outil le plus complexe reste l'araire de bois, formée pour l'essentiel d'un soc sans versoir qui écarte la terre sur une faible épaisseur. Lui-même en bois (rarement renforcé par une feuille de métal), le soc symétrique ne retourne pas la terre mais y trace une raie comblée ensuite par un nouveau passage de l'engin traçant le sillon voisin. Peut-être utilise-t-on dans la région une araire qui porte à l'avant un coutre (en bois lui aussi) pour arracher les mauvaises herbes.

Très léger, cet instrument pouvait être tiré par un homme, du moins pour labourer les terrains les plus sablonneux. Une vache ou un âne suffisait dans les terrains plus lourds. Fabriquée sur place, la charrue n'était pas coûteuse et se transportait facilement, même sur l'épaule. Mais son efficacité restait très limitée : les graines n'étaient pas vraiment enfouies et résistaient mal aux orages, aux merles, aux rats. Et puis, à toujours faire travailler la même tranche de sol, on se condamnait à des rendements faibles.

En fait, le paysan d'alors laboure plutôt à la main : la houe, la bêche, plus que l'araire. La houe est alors un triangle de bois ou de fer, emmanché perpendiculairement à l'axe du manche : elle aère le sol, elle le retourne mal. La bêche, trapèze, emmanché dans l'axe, retourne mieux la terre, mais semble moins employée à l'époque que la houe.

On notera l'absence ou l'extrême rareté d'instruments coupants : parfois, un couteau, mais ni ciseaux ni sécateur... Et, on essaiera du coup d'imaginer les complications qui en résultent pour le travail ! En revanche le paysan peut recourir à la faucille qu'il utilise pour la moisson du seigle. Celle-ci n'égraine pas les épis en les secouant. Tenant la tige des seigles d'une main et de l'autre la faucille, on coupe près de l'épi, ce qui laisse une paille longue. Cette paille peut être consommée par les animaux mais on cherche plutôt à la garder pour le chaume et surtout pour joncher la terre battue des maisons, ce qui fait vite litière mais permet de disposer d'un bon isolant thermique (comme on ne disait pas!).

Le portage se fait à dos d'hommes, de femmes ou d'enfants, vu la rareté des animaux de trait. Quand on veut transporter des pierres ou des charges particulièrement lourdes, on utilise une civière. Toujours au pas. Avec les pauses qu'exige l'hypoglycémie permanente sur des pentes entretenues seulement par la fréquence des passages.

Se nourrir... Se vêtir... Se loger...

Il s'agit, bien sûr, d'une agriculture vivrière : on peut même se demander comment le paysan de Chassiers se procure les petites pièces nécessaires à certains achats ou au paiement en espèces de certains droits. Vente de vin? d'instruments de travail en bois? Mais où? Et sous quelle forme?

La plupart des prélèvements s'effectuent en nature : les censives seigneuriales, la dîme pour l'évêque (et parfois, l'arrière-dîme), la taille royale enlèvent pratiquement le quart d'une récolte à très faible rendement. Ces prélèvements portent surtout sur la vigne, les « bleds », le cheptel, la volaille, même s'ils semblent épargner les produits du jardin et peut-être les châtaignes et le bois.

L'alimentation souffre de la médiocrité des rendements et de l'importance des prélèvements. Mais la viande y est sans doute moins exceptionnelle qu'on a pu le croire : le cochon, salé ou conservé en confit, complété de temps en temps par le sacrifice de quelque géline, apporte un peu de protéines animales. Cochons et volailles sont consommés bouillis, forme de cuisson appropriée à l'absence de fourchettes (et de dents!) et à la rareté des couteaux. On mange à la main et directement dans l'écuelle familiale qui est en poterie ou en bois. Pour la viande, l'assiette individuelle se réduit à une tranche de pain dur qui sert de support et qu'on avale quand elle ne sert plus... et qu'elle est attendrie.

Pour la soupe (de pois, de fèves ou de « racines », noyés dans un bouillon

un peu gras), il faut bien disposer d'un récipient individuel à même lequel on boit le bouillon sans cuiller ni louche. On comprend que les enfants soient nourris au sein le plus longtemps possible.

Évidemment, on est loin à Chassiers des tables princières dont les textes (ou les tableaux) nous parlent parfois et qui sont garnies de vaisseaux d'or et d'argent, véritable orfèvrerie de bouche réservée -non seulement par son coût, mais aussi par de nombreux édits royaux – à l'aristocratie bien mangeante : coupes, plats, aiguères, hanaps, nefes, qui sont parfois – comble du somptueux – en cristal de roche, en jaspe, en agate... Mais on est assez loin aussi de la table de Jacques de Chalendar dont la vaisselle est en étain et en fer. Peut-être est-ce aussi le cas pour le repas des notaires, voire de deux ou trois familles d'où sont issus les marguilliers de la paroisse.

*

C'est le même fossé pour la vêtue. Les Chassiérois s'habillent plus selon l'uniforme que selon la fantaisie. Le textile de base reste le chanvre, cultivé, filé et tissé sur place et qui donne des toiles solides, parfois plus solides que l'épiderme qui s'y frotte ! De couleur plutôt brune, renforcée par une couche de crasse – car comment laver souvent quand on n'a pas de rechange?, ces toiles sont taillées pour obtenir des sortes de caleçons longs, les braies, ou des chemises sur lesquelles on enfle un gilet sans manche -la cotte – et parfois une pèlerine, mais ce n'est pas facile pour travailler. Pour les femmes et les enfants, qui ne portent pas de braies, la cotte s'allonge et devient chasuble ou robe qui descend jusqu'à la cheville, avec des manches serrées au poignet. Pas de sous-vêtements. Mais souvent, un fichu ou un vague chapeau.

Messire de Chalendar connaît-il, lui, les modes des Cours ou des villes ? Vers 1396, ceux qui peuvent prêter attention à ce qu'ils portent se lancent parfois dans des extravagances bien accordées à celles du « Bal des Ardents » : collants masculins (chausses ou bas-de-chausses) terminés par des hauts-de-chausse ajustés, destinés à révéler le galbe des mollets et des cuisses (entre autres...) ; les « jaques » qui sont des sortes de pourpoints cintrés, agrémentés d'affutiaux divers, pour se faire voir. Les dames de cette époque ne sont pas en reste : elles portent déjà le hennin pointu qui atteindra bientôt des altitudes délirantes et qui déjà se rehausse de voiles, voilages, voilures en mousseline empesée. Et des couleurs et des lainages souples, et des soieries et des fourrures... Et déjà, pour les hommes comme pour les femmes, les « poulaines » aux pieds, à bouts très allongés et recourbés. Un autre monde...

*

Questions de conscience...

Pas d'horloges ! Les sonneries de cloches, s'il y en a, sont approximatives... Comment mesurer le temps qui passe ? Mais il passe ! Semble-t-il...

Pas de miroirs! Chez les plus aisés, on trouverait peut-être à Chassiers un ovale d'acier poli et frotté, mais, en règle générale, on ne se regarde pas soi-même. Sinon, au détour d'une flaque d'eau, quand on est gamin ou – si l'on en croit les langues – quand on est jeune fille...

Dans quelle mesure l'impossibilité de jamais poser devant une glace pour contempler son visage a-t-elle eu de l'effet sur la conscience qu'on avait de soi ? Difficile de s'aventurer sur ce terrain et pourtant, c'est le cœur même de l'Histoire! Cette situation conforte l'impression qu'on a à faire ici à des personnes peu différenciées. En fait, l'historien est tenté d'énumérer tout ce qui manque, de ce point de vue, aux Chassiérois d'alors, en comparaison des habitudes actuelles : un état-civil embryonnaire, pas d'horloge, pas de miroirs, pas de vêtements personnalisés, ni de demeure... pas de ...pas de ... Longue liste négative à laquelle il faut essayer de ne pas se tenir car – même pour les plus « humiles » - il y a bien eu quelque chose qui a poussé chacun et chacune à adhérer intimement et intensément à des comportements, des idées, des images autour de quoi l'existence s'organise. Et prend du sens.

*

Alors que – depuis longtemps – des clercs ou des artistes s'efforcent de mettre en relief la notion d'individu, la société médiévale, dans son ensemble, dans sa réalité quotidienne et surtout loin des villes et des Cours, veut ignorer les individualités.

Certes, en 1396, depuis une bonne centaines d'années (quatre générations, quand même) le nom de famille commence à s'imposer chez les aristocrates, les intellectuels ou les grands bourgeois, reléguant le prénom au second plan. Mais, à Chassiers, le nom de baptême n'est pas encore devenu un simple prénom : par son nom de baptisé, chacun est à l'arrivée (et au début) d'une chaîne de générations : Jean, fils d'autre Jean, fils de Mathieu, fils de Jean dit le ... Et de cette chaîne, le dernier maillon n'a pratiquement pas d'existence personnelle, pris qu'il est dans les engagements, les relations, les disputes, la réputation de la lignée paternelle. Chacune, chacun appartient ainsi à un clan, sans lequel elle ou il n'est rien et grâce auquel elle ou il devient infiniment précieux. Et ce clan lui-même, par les biais multiples d'alliances, de fâcheries, de compromis, se love dans l'ensemble des clans voisins.

Chacun et chacune est ainsi à la fois déterminé, défini (réduit, aurions-nous tendance à penser aujourd'hui) par son environnement familial et – du fait que ce cadre est unique – noyé dans l'indifférencié, comme il l'est dans ses vêtements glaiseux et dans la pénombre de « sa » chaumière, elle-même indiscernable...

Et pourtant, discernée...

Car, bien sûr, l'enveloppe corporelle de chacun, de chacune, abrite des pulsions égoïstes qui peuvent, à tout moment, remettre l'ordre en question. Alors, on pressent qu'on n'est pas seulement son environnement et cela donne des accès d'allégresse, des foudrises d'agressivité, des élans d'espoir... Mais - passé l'instant – la routine reprend ses droits.

Vers 1396, l'Église essaie bien d'enfoncer le clou et de faire apparaître la personne : ses théologiens, ses évêques, beaucoup de prêtres affirment la responsabilité personnelle de chacun, rappellent que le vingt-et-unième canon du Concile du Latran (1215) fait obligations aux fidèles de recourir, au moins une fois l'an, à l'aveu individuel, verbal et confidentiel de leurs péchés.

Au treizième siècle, on a même redécouvert le « Purgatoire » (déjà évoqué par Paul) : c'est l'épreuve – parfois confondue avec un Enfer provisoire – que doivent supporter les âmes individuelles qui ne sont pas vouées à la damnation éternelle. Le salut serait à ce prix. Mais l'âme, justement, ce n'est pas tant, alors, la conscience personnelle qui, plus tard, triomphera (avec son « ange gardien ») qu'une sorte de conscience transpersonnelle faite, on le devine, d'obligations, d'interdictions, de qu'en dira-t-on, et aussi de sécurité et de protection.

Les maisons serrées et fondues les unes dans les autres et les vêtements à l'identique donnaient déjà un corps commun à la collectivité. Celle-ci a également un souffle commun qui habite chacune, chacun, le hante, lui suggère images, préceptes et habitudes pour guider sa conduite. Une âme. Bien entendu, en ces temps-là où – contrairement à d'autres qui les ont précédés et à d'autres qui les suivront – il est impensable de se sentir incroyant, cette âme vit en christianisme. Un christianisme de la fin du quatorzième siècle, à l'ouest de l'ancien empire romain.

Les Chassiérois de 1396 sont tous des Chrétiens. Qu'est-ce que cela signifie alors ? Remarquons d'abord que l'Église est alors divisée, depuis 1378, entre deux papes, l'un siégeant à Avignon où la Papauté s'est installée depuis 1312, l'autre étant revenu à Rome. Jusqu'en 1394, cela n'a pas beaucoup d'importance pour la paroisse de Chassiers puisque son curé est unique et d'ailleurs « clémentiste », du fait que le Roi reconnaît l'obédience de Clément VII, le Pape d'Avignon. Mais en 1394, Charles VI (le « Roi fou », mais qui ne le fut guère dans le cas présent) décide « la soustraction d'obédience » : les évêques (et donc les curés) du Royaume ne relèveront ni de l'obédience avignonnaise ni de l'obédience romaine. Cette décision put avoir des conséquences sur la paroisse mais nous ne les connaissons pas. En

revanche, le « Schisme », uniquement dû à des querelles politiques, n'avait pas de quoi interpeller beaucoup les consciences !

La religion de cette époque – et ce n'est pas une nouveauté – est vécue comme une donnée immédiate de la vie. Elle ne se sépare pas de la conscience ; elle fait corps avec ; elle est naturelle. On sent, on touche, on voit, on entend, on hume chrétien. Dieu est là. Partout présent : nul besoin de répéter qu'il est là, de le démontrer, de faire comme s'il était là, puisqu'il est là... On le vit. Selon les moments, on le percevra plutôt comme le Père en gloire ou plutôt comme Jésus fragile et souffrant ou même comme le souffle de l'Esprit-Saint. Mais, toujours, comme unique : il n'y a pas de mystère. Chassiers, en 1396, n'a pas besoin de Dame Scolastique.